

Adieu, Romain Gary!

Marc Sévigny

Number 9, Spring–Summer 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21260ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

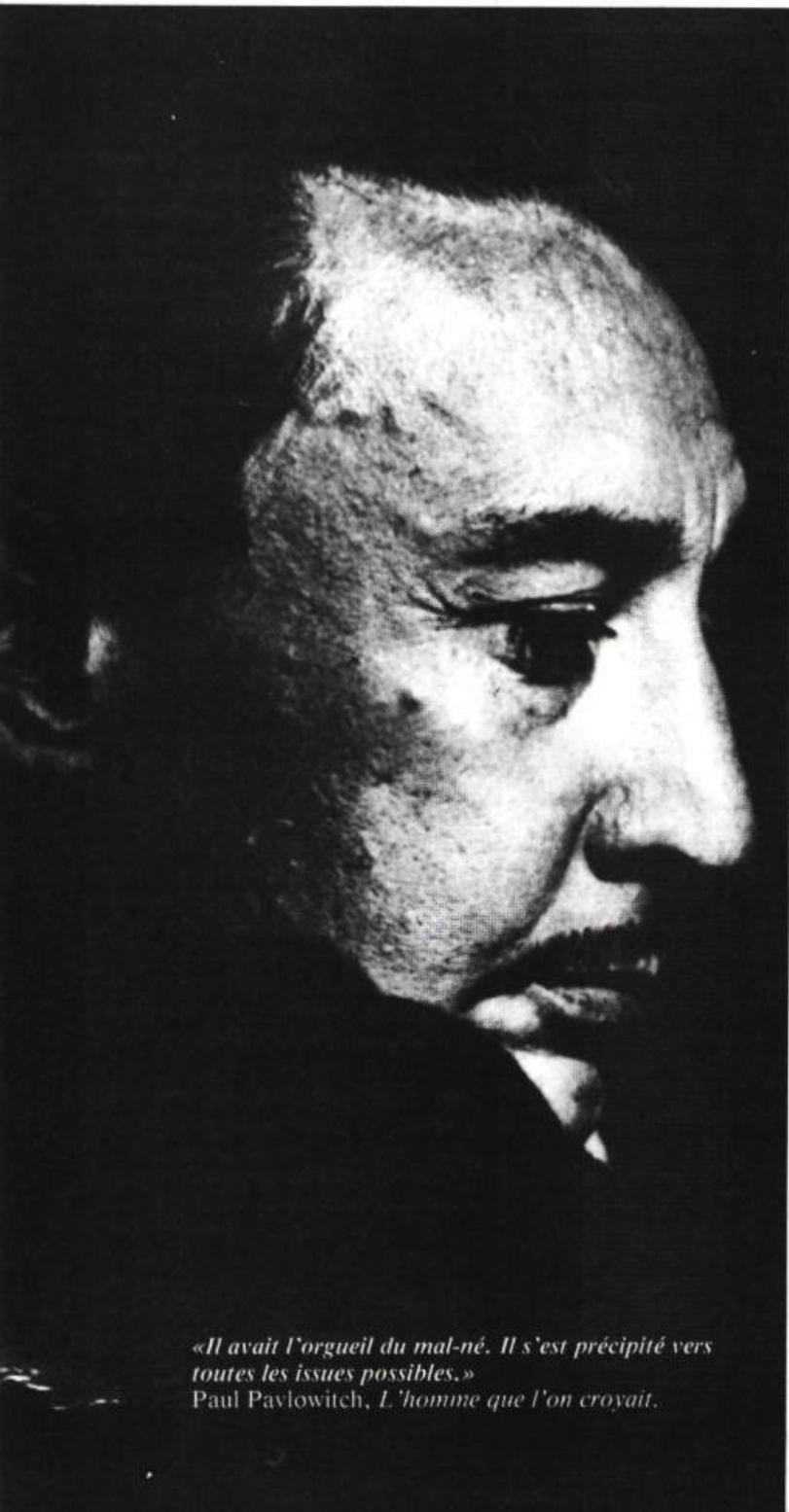
[Explore this journal](#)

Cite this article

Sévigny, M. (1983). Adieu, Romain Gary! *Nuit blanche*, (9), 16–17.

Adieu, Romain Gary !

Romain Gary



«Il avait l'orgueil du mal-né. Il s'est précipité vers toutes les issues possibles.»
Paul Pavlowitch, *L'homme que l'on croyait.*

Gary veut dire «brûle!» en russe. Le nom évoque aussi Gary Cooper, l'acteur américain qui incarnait le héros tranquille et imperturbable, sûr de son droit et de ses valeurs, un héros qui n'existe plus, ni en Amérique, ni ailleurs. C'est encore Ajar, le jeune écrivain montant, drapé dans le mystère de sa gloire soudaine et qui n'est en fait que le pseudo d'un auteur vieillissant, guetté par le déclin, qui a décidé de régler ses comptes avec les faiseurs de réputation. Sous les signatures d'Émile Ajar, de Fosco Sinibaldi et de Shatan Bogat, une seule et même personne: Romain Gary.

Avec lui, nous avons le choix: revoir sa vie ou revoir son oeuvre; les deux sont passionnantes. L'homme a des vies multiples; ancien résistant, diplomate, reporter et cinéaste, mais avant tout écrivain, un écrivain revancharde qui s'est juré d'avoir la peau de la mort nazie qui l'attend à la sortie du métro: ticket, s'il-vous-plaît!

La promesse de l'aube

Romain Gary est né Romain Kacew, en Lithuanie; il passe son enfance en Pologne, son adolescence en France (sa vraie patrie, dira-t-il plus tard) et une partie de sa vie adulte aux États-Unis, où il écrira et traduira plusieurs de ses romans en anglais. Comme diplomate, puis comme reporter, il parcourra le monde en quête d'un absolu qui lui échappera toujours, même sur le terrain fertile de l'imagination.

Dans un livre autobiographique, *La promesse de l'aube*, Gary nous dit qu'il est issu des rêves grandioses d'une mère qui a communiqué à son fils le goût des actions d'éclat, des ambitions sans limite, des idéaux élevés et pleins de noblesse. En lui, cette mère romantique et passionnée cherche le Mozart caché et faute de le débusquer, elle l'adjure de devenir héros, général, ambassadeur de France! Quand le fils écrit, des années plus tard: «je n'ai aimé ma mère ni plus, ni moins que le commun des mortels», on peut en douter. N'a-t-il pas promis de jeter le monde à ses pieds, de devenir pour elle ce grand artiste, ce grand diplomate, ce héros sans peur et sans reproche dont elle a rêvé, en souvenir d'un acteur célèbre qui a été son premier amour? Et quand, enfin, Romain Gary commence à lui rembourser sa dette, elle n'est déjà plus de ce monde. Elle est et demeurera néanmoins son inspiration et même l'objet d'une quête obsessionnelle: la tendresse et l'amour d'une femme.

Les faibles et les fous

«Il n'y a pas un roman de moi qui ne soit pas une histoire d'amour...» avoue-t-il dans *La nuit sera calme*. Histoire d'amour qui veut transcender la réalité, qui veut rêver, sauver la veuve et l'orphelin et s'appropriier l'absolu. Ici, l'idéal triomphe, mais en se désamorçant, en se moquant de la soi-disant «profondeur de l'homme», par le cynisme et le sarcasme. Ainsi, par l'humour, le faible l'emporte sur le puissant, le vrai se distingue du faux et l'honneur est sauf. «Je ne raconte pas des histoires contre moi-même», dit-il encore, «mais contre le Je, contre notre petit royaume du Je».

Si Gary se situe d'emblée du côté des faibles et des fous, c'est qu'ils «sont seuls capables de nous faire sentir ce qui est sacré et ce qui est imposture». Ces fous peuplent ses romans comme autant de saltimbanques dans un spectacle de foire, de comédiens réinventant la vie à la mesure des rêves. Pour l'idéaliste exacerbé, pour l'humaniste déçu, pour le matamore que fut Romain Gary, l'humain n'est pas à la hauteur. Il est petit, insignifiant, futile et dans ce monde rapetissé où toutes les promesses de l'enfance sont trahies, seul le clown est roi, seul le rire est maître.

La mue prochaine

Mais l'espoir demeure, l'espoir d'une mue prochaine, en python, en chien, en éléphant, en quelque chose qui rendra à l'homme sa dignité. «Gloire à nos illustres pionniers!» lance Gary dans une de ses nouvelles, exprimant là le désir de voir un jour l'ultime métamorphose se réaliser. Dans ses élans d'enthousiasme, il en appelle à l'écologie, à la liberté individuelle, à la féminité, à tout ce qui peut contrer les charlatans du progrès et de la confusion morale «parce que je suis un écrivain du vingtième siècle et que jamais dans l'histoire, la malhonnêteté intellectuelle, idéologique, morale et spirituelle n'a été aussi cynique, aussi immonde, aussi sanglante». Dans ses moments de désespoir, il s'en prend à la mort, en la narguant, en la défiant par des pitreries à la Groucho Marx.

Quelle que soit l'ampleur de la désillusion, Gary refuse de capituler. Lorsqu'acculé au rôle de l'écrivain installé, ni plus ni moins condamné à l'image de l'excentrique qui a épuisé son talent et sa puissance, il se rebiffe. Et se venge, avec cette excuse: «Lorsque je reste trop longtemps dans ma peau, je me sens à l'étroit, frappé de moi-même et de claustrophobie...» Ainsi naît, avec la complicité d'un cousin, Émile Ajar.

Gary/Ajar... À l'assaut de la mort

Sous ce pseudonyme, Romain Gary redonne vie à l'idéaliste, lui faisant embrasser désormais toute

l'humanité. Il mène alors double vie, mais pour une même cause; repousser la mort imminente par «la dérision et la futilité». Dans *Au-delà de cette limite, votre ticket n'est plus valable*, Gary affronte le tabou du déclin sexuel avec tout le cynisme dont il est capable mais donne à la fin l'impression de baisser pavillon, de se rendre. Dans *Clair de femme*, il malmène la fatalité qui frappe les êtres vivants à l'aveuglette, au petit bonheur la chance, engloutissant l'amour au nom de la loi des grands nombres. Parallèlement, les héros de Ajar — le roi Salomon, Mademoiselle Cora, Madame Rosa, Monsieur Hamil — sont tous des vieux qui refusent de vieillir et de désespérer. Cette charge contre le dépérissement et la mort prend la valeur d'un symbole qui rejaillit sur un monde en dégénérescence. L'ancien combattant, dans un sursaut de dernière heure, veut vaincre une fois pour toutes le fascisme, tous les fascismes et le pouvoir dictatorial de la nature. «Il faut aimer...», ce sont les derniers mots de *L'Angoisse du Roi Salomon*, c'est l'ultime message de Romain Gary. Ailleurs dans ce livre à la fois drôle et pathétique, il fait dire à un de ses personnages une réplique qui résume sa pensée:

«D'accord, (...), il ne nous reste plus que l'affectivité. Je sais que la tête a fait faillite. Je sais que les systèmes ont fait faillite, surtout ceux qui ont réussi. Je sais que les mots ont fait faillite et je comprends que tu n'en veuilles plus, que tu essayes d'aller au-delà et même de t'inventer un langage à toi. Par désespoir lyrique.»

Le dernier métro

Sur ce, rideau. Groucho Marx a beau se rire des boulets de canon qui traversent les murs sans l'atteindre, lui aussi, en dernière instance, meurt. Par orgueil ou par dignité, peut-être simplement à cause de la tristesse et de la solitude (l'actrice Jean Seberg, avec qui il est resté très lié après leur divorce, vient de se donner la mort), il choisit à son tour le moment de sa sortie et le 2 décembre 1980, il se tire une balle dans la gorge. C'est le prix du «ticket», c'est aussi le prix d'une longue promiscuité avec la peur et l'angoisse, c'est l'inexprimable qui a versé dans l'impossible. Adieu, Romain Gary, et gloire à un illustre pionnier! ■

Marc Sévigny

Quelques jalons dans l'oeuvre de Romain Gary

- Éducation européenne, Gallimard, 1945 (Folio n° 203).
- Les racines du ciel, Gallimard, 1956 (Prix Goncourt) (Folio n° 242).
- La promesse de l'aube, Gallimard, 1960 (Folio n° 373).
- Les oiseaux vont mourir au Pérou (nouvelles), Gallimard, 1962 (Folio n° 668).
- Adieu, Gary Cooper, Gallimard NRF, 1969.
- La nuit sera calme (entrevue avec François Bondy), Gallimard, 1974 (Folio n° 719).
- Au-delà de cette limite, votre ticket n'est plus valable, Gallimard, 1975 (Folio n° 1048).